

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les étoffes courantes de la saison nous semblent cette année peu séduisantes. Ce sont généralement des pékins à larges raies ou de toutes petites rayures de couleurs ternes ou indéterminées. Mais les *mozambiques* de la maison *Gagelin* font tout à fait exception, ce sont des poils de chèvre à fonds chinés avec rayures ou broderies au plumetis. Une robe de cette étoffe, faite avec ruches, pour madame la princesse de M..., était véritablement charmante.

Nous avons remarqué aussi chez madame *Bernard*, une de nos plus intelligentes couturières, une sorte de batiste écrue ou gris-mousseline brochée de laine qui remplace avantageusement le pékin. Madame *Bernard* en a fait déjà plusieurs robes *Gabrielle*, c'est-à-dire sans séparation à la taille, mais ayant par devant et par derrière des fronces, au lieu des larges plis plats que n'adopte pas cette habile artiste, et toute en droit fil au lieu d'être en biais, comme sont celles de beaucoup d'ateliers. Cette disposition spéciale donne à ces robes une grâce toute particulière. Elles ont de petites poches bordées de rouge (les plus jolies de ces étoffes étant celles pointillées de rouge), des jockeys festonnés de même couleur, des revers pointus dans le bas de la manche, et en avant de gros boutons allant en diminuant jusqu'à la taille, et en s'élargissant à la jupe.

Pour les robes de gaze, on en fait de charmantes cette année, madame *Bernard* a composé une ravissante garniture. Deux de celles que nous avons vues chez elle, 162, *rue de Rivoli*, étaient pareilles, en gaze de *Chambéry* marron à carreaux écossais des couleurs les plus riantes. Elles avaient cinq grands volants, dont le bord froncé jusqu'à la hauteur d'une main à peu près, par de petites ruches de ruban, faisait l'effet d'une draperie bouffante. Les ruches d'une de ces robes, destinée à une jeune femme, étaient vert-pomme, et un ruban de la même nuance était posé en petit volant au bord de cette draperie. Les ruches de l'autre robe, pour une personne plus âgée, étaient brunes, et une ruche pareille remplaçait, autour de chaque volant, le ruban vert de l'autre robe. Les corsages étaient tout unis et à ceintures.

Une autre robe *Gabrielle*, encore une création de madame *Bernard*, avait, posé en corbeille au corsage, un ornement de quadrillés de velours qui se monte sur du carton, et un quadrillé en forme de losangé faisant épaulette sur chaque épaule. Cette robe de moire pensée

était unie à la jupe et avait de grandes manches étroites du haut, larges du bas, doublées de blanc avec une ruche blanche à l'intérieur, et en dessus un large parement de velours quadrillé.

Madame *Bernard* fait, comme pardessus, un vêtement d'une grande élégance. C'est la pelisse marquise sans plis en arrière, à grandes manches garnies d'une très riche broderie de passementerie et d'un volant de guipure, à broderie semblable au bas du vêtement avec un petit volant de guipure tout autour, et terminée par une pèlerine pointue de belle guipure.

Les robes habillées du moment, c'est-à-dire les belles robes de soie, varient beaucoup moins par leurs dispositions que par leurs nuances presque toutes nouvelles et très attrayantes. Ainsi, parmi les richesses de la maison *Gagelin*, *rue de Richelieu*, 83, nous avons distingué surtout : un carreau japonais *solférino* sur fond gris mousseline, teinte dont la découverte est toute récente, et le même dessin (reproduit avec beaucoup de combinaisons de couleurs), surtout remarquable en or et blanc sur fond noir ; — un taffetas couleur *rose du roi* ou *magenta* à semé d'étincelles ou de perles nacrées ; — une amande de broderie paille sur fond *havane*, *ophélie* ou *gris rosé*. Et parmi les chinés camaïeux et *pompadors*, très en faveur en ce moment, un semé de fleurs des champs sur carreau camaïeu en toutes nuances, et un dessin de clochettes sur chiné camaïeu.

Les mêmes dispositions se reproduisent sur la gaze et sur la mousseline. Pour l'été on portera aussi de la grenadine brodée au plumetis. Mais un autre tissu, que nous aimons beaucoup, est une gaze de *Chambéry* de couleur foncée, comme marron, feuille morte ou violet, à filets blancs, formant de tout petits carreaux. On en fait des robes à beaucoup de petits volants, qui sont d'un genre à la fois sérieux et plein de distinction.

Une heureuse création de la maison *Gagelin* est la robe *étincelle* à fond pensée, ornée de chaque côté de médaillons carrés de passementerie avec petits glands, à manches froncées avec passementerie tout autour, et une passementerie semblable avec les mêmes petits glands sur les épaules.

Une robe de moire antique grise est plate et boutonnée en avant par des boutons de largeur graduée. La jupe tout unie en avant est garnie d'une ruche de taffetas vert, qui, à partir de la taille, s'arrondit en forme de basquine, et sous laquelle commence un haut volant faisant traîne. Une ruche verte dessine, au corsage, une berthe carrée, et en dessous de cette ruche tout le dos est coulé à très petits plis. Deux de ces coulisses descendent même au-dessous de la taille. Les manches, montées plates

en avant, mais coulissées en arrière, sont très bouffantes au coude et sont coulissées dans le bas de manière à former un poignet lâche. Au-dessus de ce poignet est, en guise de parement, une ruche de taffetas vert qui part du bord du poignet et s'en écarte en biaisant.

La robe duchesse (composée à l'intention d'une belle et riche mariée), n'a encore été exécutée que deux fois; elle justifie pleinement son nom par la noblesse et l'élégance de son style. Elle est de taffetas blanc ornée de chaque côté d'une garniture qui prend très étroite à la ceinture, s'élargit en descendant, et en arrière de la jupe s'élève à une hauteur de 30 à 40 centimètres. Cette garniture se compose d'une quantité de tout petits volants découpés et posés en biais. La même garniture est posée en avant de la manche, et le corsage, tout à fait plat, s'attache avec des boutons. Les boutons de la robe de mademoiselle H... étaient de véritables perles fines montées en or. La coiffure de la mariée, ronde et un peu touffue, était tout entière de fleur d'oranger de Chine, et son bouquet était attaché au côté de la taille. Cette parure avait été fournie par la maison de *Laère, rue de Richelieu, 18*, ainsi que plusieurs de celles qui ont été remarquées au bal du mariage.

L'une était toute ronde de camélias d'égale grosseur.

Une autre, composée d'une torsade de velours noir à étoiles d'or enlacée d'une cordelière d'or, se terminant à droite par deux beaux glands — et de chandelles blanches pailletées d'or.

Une autre d'œillets groseille des Alpes et d'œillets blancs mélangés de fougère.

Une autre de gros hortensias bleus à cœurs d'argent.

Une autre de jacinthes roses à feuillage pâle.

Une autre d'une torsade de velours magenta, d'un gland chinois et de chaînettes d'or.

Une autre de pensées et de roses thé.

Une autre de ruban bleu et blanc, enroulée d'une torsade d'argent, avec deux glands d'argent et des agrafes de blonde.

Comme ornement des chapeaux de paille on portera, dit-on, beaucoup de fleurs des champs. La maison de *Laère* les dispose en deux belles branches dont l'une se place en avant du côté gauche, et l'autre à droite au-dessus du bavolet. D'autres jolies garnitures sont : une longue branche de nymphéa avec verdure, ou des touffes d'orchidées blanches, lilas ou cerise carminé, saupoudrés d'or, ou bien encore une grosse jacinthe bien double entourée de son feuillage.

Les chapeaux se font cette année un peu plus grands et un peu plus relevés du dessus que les saisons précédentes. Les plus jolis que nous ayons vus jusqu'ici sont trois modèles nouveaux et délicieux de madame *Alexandrine*. L'un est un chapeau de crêpe rose qui elle avait créé pour la sœur de la mariée dont nous parlions tout à l'heure. La passe en est de taffetas rose coulissé, entourée de quelques rangs de blonde. Le fond est un puff de tulle encadrant un paquet de boutons de roses. A gauche de la partie claire de la passe sont, posés en dessus et en dessous, deux autres touffes de boutons de roses. Le bandeau est de tulle tuyauté, le bavolet de crêpe rose, et les brides de taffetas de la même couleur.

Le second a un bord et un bavolet de paille de riz, une passe de tulle brodé, un fond mou de taffetas blanc brodé de bouquets de fleurs des champs, et deux touffes de fleurs des champs, l'une en dessus et l'autre en dessous, sur de larges coques de ruban blanc.

Le troisième est de crin brodé de perles d'acier et orné en dessus d'un choux de taffetas bleu découpé, dont le cœur est formé par une boucle d'acier ciselé sur un fond de velours noir, et sous lequel sont arrêtées deux plumes noires qui retombent inégalement de chaque côté. Le bavolet est de taffetas bleu terminé par un nœud noir agrafé de bleu, le dessous est une ruche bleue avec un choux noir à cœur d'acier et un bandeau de velours.

Sur les chapeaux de paille, madame *Alexandrine* pose quelquefois une sorte de résille de lacet qui les enveloppe entièrement, et dont retombe tout autour une frange de petits glands. L'un, de paille belge, était recouvert d'un filet noir et avait, en dessus et en dessous, deux touffes de coquelicots rouges. Un autre, de paille noire, avait un filet violet, et en dessous des chrysanthèmes violettes à cœurs noirs.

Nous citerons encore un chapeau de crin noir brodé de paille, orné sur le côté d'une rosette de taffetas d'oï retombe un long gland de paille. Dessous est une ruche noire au milieu de laquelle sont, du côté gauche, deux coques de ruban rouge brodé d'or, et deux chrysanthèmes noir et or.

Les brillants magasins de madame *Alexandrine, rue d'Antin, 14*, offrent aussi en ce moment le choix le plus varié de coiffures gracieuses et coquettes. Quelques-unes ont, en arrière, un petit voile quadrillé de soie ou de velours, d'autres ont un fond bouillonné qu'enveloppent des entre-deux de dentelle. Une petite coiffure ronde, un peu inclinée à gauche, est de tulle rose recouverte de tulle blanc, attachée en arrière par un nœud de ruban rose étroit, à longs bouts. Elle a en avant une garniture de tulle ruché, et est recouverte d'une fanchon de crêpe rose bordée d'une double ruche de blonde et lisérée d'or, les deux pattes sont arrêtées de chaque côté par des nœuds de ruban rose.

Une autre coiffure a un fond en forme de dahlia composé de coques de ruban mauve et de ruban noir, avec un anneau d'or dans le milieu. Autour de ce dahlia est une blonde blanche, et en arrière retombent de larges barbes de blonde avec une ruche de ruban mauve dans le milieu.

Dans l'intérieur des villes les chapeaux fermés sont les seuls reçus pour les dames, mais à la campagne, aux eaux, aux bains de mer, partout enfin en dehors des murs, les chapeaux amazones ronds à bords relevés ornés de plumes d'autruche, d'héron ou de faisan, sont non-seulement acceptés, mais pour ainsi dire de rigueur. Nous en avons vu de ravissants en paille d'Italie ornés de faisans aux nuances les plus belles, chez M. *Desprey, le chapelier vraiment élégant, 38, boulevard des Italiens*.

Les chapeaux de paille brune avec un mélange de velours et de ruban sont aussi bien portés, et ces mêmes chapeaux sont l'unique coiffure des petites filles toutes jeunes et même déjà un peu grandes. Les petits garçons en portent aussi de semblables, mais dont les bords sont

seulement un peu plus rapprochés de la passe, puis de petites casquettes de paille d'Italie ou de paille brune.

Pour les tout petits enfants, M. Desprey supprime ces nœuds volumineux et ces grands bouts de rubans qui ne servent qu'à les gêner; il leur fait de petits chapeaux tout ronds bordés et entourés de ruban blanc, et ornés de pompons de paille et de rosettes de ruban. Ils sont retenus sous le menton par un simple élastique.

Madame Thorel, à Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, qui a un sentiment si parfait de ce qui convient à ces charmants petits êtres, a composé pour eux la délicieuse petite capote impériale en soie blanche, à fond mou et à bord coulissé, avec chou blanc en dessus, chou en velours bleu et plume blanche en dessous.

Les robes des petites filles se font presque toutes décolletées et s'accompagnent d'un mantelet pareil.

Ainsi l'une de celles sorties tout dernièrement des ateliers de madame Thorel, est en soie gris-quiné, à sept petits volants bordés chacun d'un rouleau de taffetas vert. Ces volants diminuent de hauteur à mesure qu'ils se rapprochent de la taille. Le corsage carré est décolleté très bas sur les épaules. Le petit mantelet assorti a quatre garnitures, et est attaché en avant par un gros nœud de taffetas vert.

Pour mettre avec ces petites robes décolletées, madame Thorel a de charmantes petites chemisettes zouaves toutes plissées et à basques dans le bas pour les empêcher de remonter.

Une autre de ses gracieuses petites toilettes est de mousseline fond blanc à losanges mauves. La jupe est ornée d'une ruche à la vieille, de mousseline, débordée de chaque côté par une ruche de ruban mauve. Le corsage plissé en gerbe, est garni tout autour d'une petite ruche comme celle de la jupe. Le mantelet à plis plats est entouré de la même ruche, et retenu par un nœud mauve.

Une blouse de petit garçon de trois ans, en popeline verte et bleue, est attachée en avant par des boutons à étoiles de soie, sur un biais de popeline incliné et bordé de lacets rouges et de petits grelots verts et bleus. Ce petit vêtement a une basque en arrière, laisse voir un petit col et des manches unies de toile piquée à revers, et est serré à la taille par une petite ceinture de cuir à double agrafe.

Ces petites ceintures font fureur, non-seulement pour les enfants, mais aussi pour les dames, qui ne peuvent plus s'en passer pour leurs toilettes de négligé. Elles sont généralement noires, à dessins en or plus ou moins compliqués. Il en est aussi quelques-unes à fonds verts ou rouges. Elles s'attachent par de doubles agrafes d'or, d'argent, d'acier, d'émail et même de nacre. Nous avons vu à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, de ces ceintures tout en or avec agrafe également en or. Ce magasin, renommé pour la mercerie fine, a toujours des premiers, on le sait, les nouveautés qui sont destinées à plaire universellement et à être adoptées partout. Il a ces mille riens charmants qui sont le grand luxe de la Parisienne: ces élégants porte-monnaies brodés, ces cravates à nœuds de dentelles, ces délicieux coffrets, ces gants d'une coupe et d'une disposition particulières, ces riches

passenteries pour ornements des robes et des confections, ces cordelières, ces glands, ces torsades d'or, de soie et d'argent, tous ces accessoires enfin, complément indispensable des confections et des modes que MM. Ransons et Yves ont l'art de réunir avec un tact parfait.

Les confections se portent montantes et longues au commencement de la saison. La forme de pelisse et celle de casaque sont le plus adoptées, mais la célèbre maison Gagelin, dont l'invention est inépuisable, les diversifie à l'infini par la variété de leurs ornements. Nous avons remarqué au milieu d'un grand nombre d'autres: le *Guise*, grand vêtement arrondi en forme de cloche, ayant un grand volant et trois petites garnitures lisérées de pensée; le *Mousquetaire* a deux grands volants, une bande claire formée de plusieurs rangs de petite guipure surmontée d'un rang de peluche et de boutons, et une pèlerine pointue; le *Picciola* presque sans plis; le *Séigné* formant de grandes manches sans être coupé, et orné de nœuds qui contournent les épaules; le pardessus *Duchesse*, manteau ajusté, et une foule d'autres modèles tous charmants, les uns ornés de pèlerines de guipure, les autres de petits volants aux manches et sur les épaules, les autres de nœuds de velours ou de bouillonnés de ruban tout autour de la poitrine avec des nœuds ou de grands bouts qui retombent sur les épaules.

Ces rubans ou ces garnitures sont très souvent mélangés de couleurs claires. Ainsi le jaune or, plus modeste et plus doux que l'or véritable, fait particulièrement un excellent effet.

La maison Gagelin vient aussi de remplir une lacune contre laquelle réclamaient depuis longtemps les femmes élégantes. Elle vient de faire fabriquer des châles de l'Inde tout à fait authentiques, qui sont souples, moelleux, d'un prix relativement modéré et qui peuvent parfaitement se jeter sur une toilette négligée en même temps qu'ils ont ce cachet de distinction qui ne permet pas de les confondre avec les châles vulgaires. Aussi remplacent-ils avec grand avantage les stella vieillis, et les cachemires rayés qui causaient à la femme du grand monde le désagrément de porter un vêtement banal.

Les châles de la maison Gagelin sont brodés et réappliqués, les uns avec quatre coins différents du dessin le plus ingénieux, d'autres à deux faces qui donnent positivement deux châles en un seul.

Les médaillons qui forment leur bordure se détachent sur le fond d'après un mode d'exécution tout spécial. Ces châles créés surtout pour l'été, et dont les couleurs s'harmonisent avec les toilettes les plus claires, sont cependant assez chauds pour pouvoir se mettre par un temps froid.

L'époque à laquelle nous sommes voit en général un grand nombre de mariages; aussi les principales maisons de lingerie sont-elles occupées en ce moment de la confection de riches trousseaux. Madame Colas, 47, rue Vivienne, en compose surtout de merveilleux.

Les broderies qui entourent le haut des chemises, le bas des jupes et des pantalons, et qui ornent le devant des camisoles, sont d'une exécution très soignée, les peignoirs de matin sont délicieux, et les petits bonnets d'une extrême coquetterie.

Nous avons vu aussi chez madame Colas de charmantes petites chemisettes de mousseline plissée, avec les manches pareilles à revers pointus et à double garniture, de petits cols à devants plissés en biais avec une double garniture dans le milieu. D'autres manches ont comme poignet une grosse ruche de guipure mélangée de petites boucles de velours, et tout autour de distance en distance des rangées de petits velours pareils passés dans des rangs de jours ménagés en hauteur. — Des fichus de tulle ou de dentelle, et des berthes carrées sont ornés de petits velours. De jolies fançons de mousseline très claire sont bordées de petite guipure, ont sur le front une traverse de velours d'où retombent des boucles de chaque côté, et dont le milieu est recouvert par une petite pointe de guipure. Deux longues pattes de mousselines sont reliées ensemble à peu près vers le milieu, et un peu de côté, par un nœud de ruban.

Nous avons eu ces jours-ci une surprise très agréable. Une des plus jolies personnes que nous ayons jamais rencontrées, dont la taille souple et gracieuse, les traits réguliers et la physionomie sympathique, composaient un ravissant ensemble légèrement déparé seulement par de nombreuses taches de rousseur dont son visage était couvert depuis son enfance, est venue nous voir ces jours-ci. Sa beauté est devenue parfaite, et sans nous donner le temps de lui faire aucune question, notre jeune amie s'empressa de nous dire qu'elle devait l'heureuse métamorphose que nous remarquions à l'usage du lait antéphélique de M. Candès, et qu'en y ayant recours elle avait obéi à notre conseil indirect puisqu'elle s'y était décidée sur la foi des éloges signés de notre nom. En effet nous avions perdu de vue depuis quelque temps cette jeune femme, et elle venait nous remercier du service que nous lui avons rendu. Si nous comprenons en quelque sorte sa reconnaissance pour nous, combien plus grande ne doit-elle pas être pour l'inventeur savant et généreux, dont le travail et les recherches ont eu pour résultat la découverte heureuse du *Lait antéphélique*.

Ce précieux cosmétique ne triomphe pas seulement des taches de rousseur, mais il s'attaque avec non moins de succès aux boutons, aux rougeurs, aux efflorescences, aux plaques jaunâtres, qui ne se bornent pas comme les éphélides, à diminuer la distinction du visage, mais qui dérangent toute l'harmonie des traits qui sont pour les autres un sujet d'éloignement et de répulsion, et qui par conséquent causent aux personnes qui en sont affligées, une préoccupation très pénible, si ce n'est un véritable chagrin.

L'efficacité du lait antéphélique, tant de fois justifiée, est maintenant un fait reconnu, aussi ne doit-on pas s'étonner des nombreuses demandes qui ne cessent d'arriver à MM. Candès et compagnie, 26, boulevard Saint-Denis.

De même la pommade fortifiante au baume de Tannin de la maison Legrand, 207, rue Saint-Honoré, ne saurait être trop recommandée pour fortifier la chevelure et réparer les altérations qu'elle a pu subir.

La crème des Duchesses aux fleurs, nutritive et fortifiante, et le *Fluide impérial* aux violettes de Parme, sont les pommades les plus agréables et les plus aristocratiques

dont on puisse faire usage pour entretenir la chevelure dans le plus parfait état de beauté et de santé.

La pâte de noisettes pour adoucir la peau, les délicieux savons au jasmin d'Espagne, à l'ess-bouquet à la fleur de violette impériale, et la véritable eau des Alpes pour la toilette, font partie des excellents produits de la maison Legrand dont il n'est pas un seul qui ne méritât une mention à part.

Madame Marie DE FRIBERG.

Description des modèles de notre grande planche.

MOUSQUETAIRE. — Sorte de camail retenu sur les épaules par des pompons. Le dos forme des plis simulant un capuchon, au bas se trouvent six rangs de petite guipure et au-dessous deux petits volants de taffetas découpé.

MÉDICIS. — Châle double, de taffetas noir, formant écharpe sur le devant. Le châle est attaché, dans le dos, par un nœud de ruban. Chaque côté du châle double est garni de volants de taffetas découpé.

CORTÈSE. — Écharpe de jeune fille. Pans carrés ayant trois volants de taffetas garnis de dentelle; garniture grecque au haut du mantelet, et au bas, avant les volants de taffetas, garnis de dentelle.

MONGOL. — Paletot de taffetas avec une façon de pèlerine. Le devant est fermé sur le côté. La manche est droite et a une garniture à la grecque. Poche sur le côté. Garniture à la grecque sur tous les contours du manteau. (Voir nos patrons.)

LOTIS XIV. — Paletot avec deux plis dans le dos à partir de la taille. Pèlerine garnie de petits rangs de guipure avec lisérés de soie. La manche est longue, à gros plis. Une seconde manche, plus petite, sort de la première. Le manteau ferme sur le côté; il est garni, tout autour, d'une petite ruche de taffetas noir.

Description des Patrons qui accompagnent ce numéro.

Patron du manteau *Mongol*, qui fait partie de la grande gravure. Ce patron nous a été gracieusement donné par la maison Gagelin, et il est d'une coupe parfaite. (Voir la description de la gravure pour les explications sur l'ensemble.)

Patron d'un corsage à revers et à taille ronde, donné par madame Bernard.

Patrons de chapeaux, donnés par madame Alexandrine et par madame Plé-Horain.

Le patron du *Mongol* se trouve sur les deux côtés de la feuille. Sur le côté n° 1 il y a :

N° 1. Côté droit du devant, se croisant sur le côté gauche, qui porte le n° 2.

N° 2 bis. Échantillon de la garniture, qui orne tout le tour du *Mongol*.

Cet échantillon indique de quelle manière se pose la garniture de cette confection aux coins terminant la ligne où se trouve la couture du dessous de bras.

N° 2 ter. Petite poche du *Mongol*.

N° 3. Pèlerine du même vêtement, se fermant également sur le côté.



Louis XIV

AD GOUBAUD et Cie Edr Paris 596

solieu. 23.
solieu. 18.
solieu. 17.



Maqueterie

Arden

Contour

Montel

Louis XIV

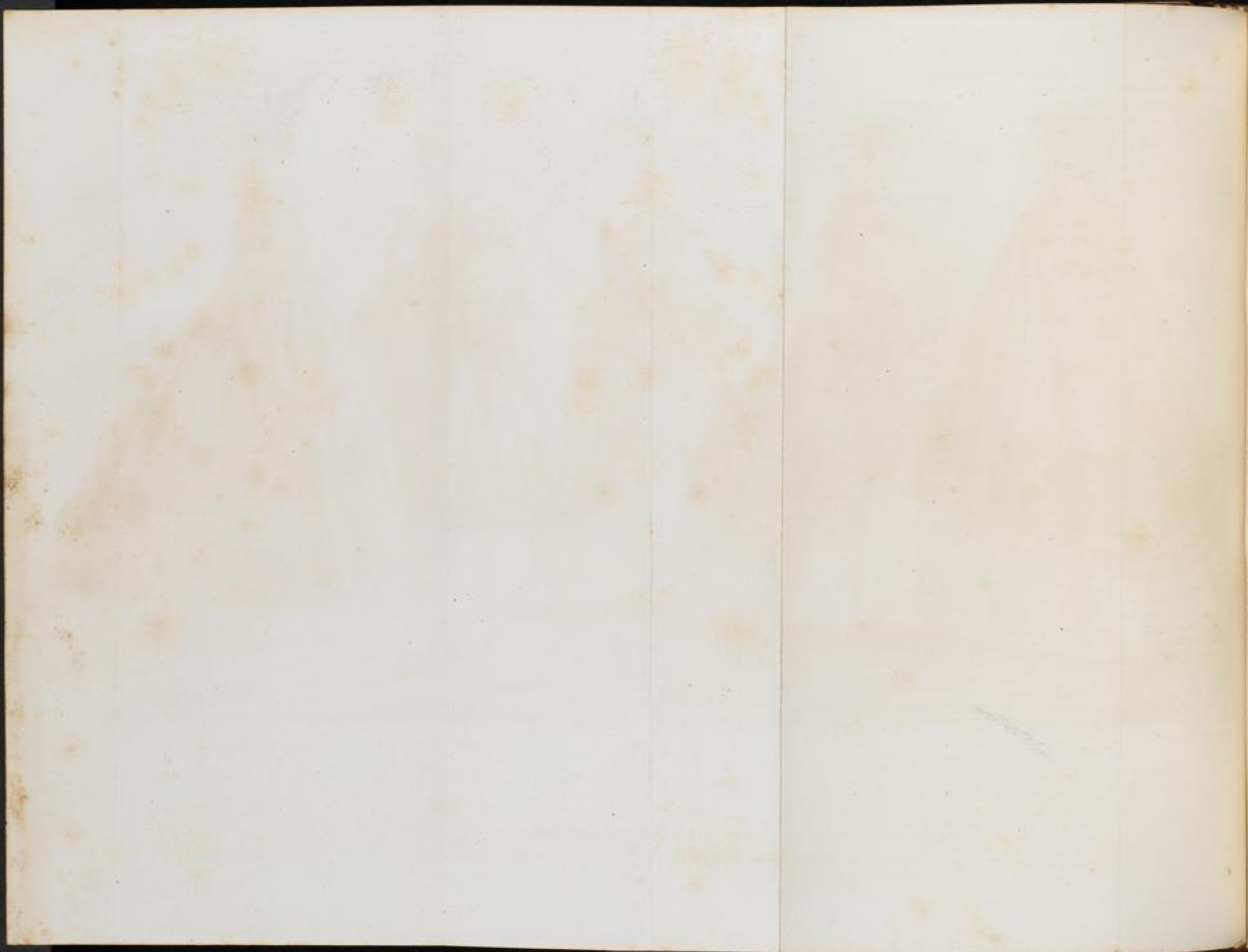
ALCANTARA

1847

LE MONITEUR DE LA MODE

22 rue de Valenciennes

Directeur G. L. L. et Propriétaire de la MAISON GAGELIN Rue de Valenciennes 22
 Rédacteur ALEXANDRINE et Rédacteur en Chef M. de Lamoignon de Valenciennes 22
 Imprimeur de Legendre pour les Bains de Valenciennes et de Valenciennes et de Valenciennes 22



Les pages de ce livre sont
 divisées en deux parties : la
 première, qui est la plus
 importante, contient les
 principes de la morale et
 de la religion ; la seconde
 est destinée à servir de
 complément à la première.
 Les deux parties sont
 séparées par un trait
 horizontal.

Les pages de ce livre sont
 divisées en deux parties : la
 première, qui est la plus
 importante, contient les
 principes de la morale et
 de la religion ; la seconde
 est destinée à servir de
 complément à la première.
 Les deux parties sont
 séparées par un trait
 horizontal.

Les pages de ce livre sont
 divisées en deux parties : la
 première, qui est la plus
 importante, contient les
 principes de la morale et
 de la religion ; la seconde
 est destinée à servir de
 complément à la première.
 Les deux parties sont
 séparées par un trait
 horizontal.

Le côté n° 2 de la feuille de patrons contient :

N° 4. Dos du *Mongol*, avec garniture dessinée dans le bas, indiquant le sens dans lequel elle doit être posée.

N° 5. Manche du *Mongol*, avec indications de ses garnitures.

Les ornements qui sont posés tout autour de ce modèle de confection, sur les manches, au bord de la pélerine et sur la poche, sont composés d'une bande de taffetas semée de fleurettes brodées, avec une perle de jais au milieu; un velours noir et un petit agrément de passementerie encadrent ces mêmes bandes de taffetas.

N° 6. Devant d'un corsage à revers.

N° 7. Dos.

N° 8. Petit côté du dos.

N° 9. Manche ornée d'un revers-parement, retenu dans le bas par un bouton.

N° 10. Passe d'un chapeau de la maison *Alexandrine*.

N° 11. Bavolet de ce chapeau.

N° 12. Passe d'un chapeau de la maison *Plé-Horain*.

N° 13. Bavolet de ce chapeau.

LES ROSES DE NOËL,

par M. J. T. DE SAINT-GERMAIN.

Nous avons dit quelques mots bien rapides dans notre dernier numéro sur le charmant volume de poésies de M. de Saint-Germain : *les Roses de Noël*, et nous avons promis d'y revenir. Le moyen de ne pas tenir parole à un poète aussi aimable ? Tout charme dans cet écrivain, le style net et clair, la pensée chaste et délicate, la forme qui lui est toute personnelle. Nous lisions dans la *Revue Contemporaine*, ces jours derniers, ce jugement sur M. de Saint-Germain, et c'est un devoir de le rapporter : « Ses romans, dit le critique de la *Revue*, sont des histoires douces comme celles que les blondes ménagères d'outre-Rhin aiment à lire en déposant leur tricot... M. de Saint-Germain ne songe qu'à plaire à notre âme par de beaux sentiments; à notre esprit par un bon style; il ne veut pas exciter notre imagination; il n'a inventé aucune monstruosité; il n'a découvert aucune maladie morale. Pas plus pour ses vers que pour ses romans, M. de Saint-Germain n'appartient pas aux écoles aujourd'hui en faveur. Sa poésie glisse, légère et calme, sans bruit, sans effort, pareille à la gondole qui effleure l'eau sans la rider. » Et tout cela est bien exactement dit. Mais ce qui vaut mieux que les jugements, c'est de citer, et c'est ce que nous allons faire en empruntant la pièce suivante, intitulée *Réverie*, au recueil de M. de Saint-Germain.

X. E.

Quand Mignon passait, les folles abeilles
Venaient effleurer ses lèvres vermeilles.
Les épis des blés, les roses des bois,
Se penchaient aussi pour toucher ses doigts.
Tout n'était qu'amour et que rêverie;
Dans son lit d'argent le ruisseau glissait
Courant après elle, et le vent baisait
L'herbe sous ses pieds à peine fléchie
Quand Mignon passait.

Quand Mignon chantait, cette voix bénie
Versait sans compter des flots d'harmonie.

Des chaînes d'argent, des liens de fleurs
Comme en des filets, retenaient les cœurs.
Tout n'était que charme et que mélodie;
Pour mieux l'écouter l'enfant se pendait
Tout près de sa bouche, et l'âme aspirait
Les parfums subtils de la poésie,
Quand Mignon chantait.

Quand Mignon pleurait, la terre était sombre,
Le ciel était gris, tout était dans l'ombre.
Soleil sans rayons, couleurs sans clarté,
Printemps sans parfums, roses sans beauté,
Oiseaux sans amours, ruisseaux sans murmure,
Tout voulait mourir, tout dépérissait.
Reflet de ses yeux, la fleur languissait;
Sa peine attristait toute la nature,
Quand Mignon pleurait.

Quand Mignon dansait, les nymphes légères
Prenaient en riant l'habit des bergères,
Voulaient se mêler gaîment à ses jeux,
En groupe folâtre, ou bien deux à deux,
Mignon se perdait parmi les plus belles,
Pas une beauté ne la dépassait.
Son ami pourtant la reconnaissait,
Au parfum de l'air, au vent de ses ailes
Quand Mignon dansait.

Quand Mignon dormait, les palmes des saules
Venaient caresser ses blanches épaules,
Formaient sur son front un vert parasol
Et comme un tapis rampaient sur le sol.
Le flambeau du jour modérait sa flamme;
Le vent parlait bas; l'oiseau suspendait
Le chant commencé; le pavot versait
Sur ses beaux yeux clos son plus pur dictame,
Quand Mignon dormait.

J. T. DE SAINT-GERMAIN.

Courrier de Paris.

La semaine qui vient de s'écouler a été une semaine de recueillement; semaine sérieuse dont ce Paris si léger et si frivole accepte, avec gravité, les devoirs et les obligations. On a constaté que le dimanche des Rameaux, pendant les jours saints et le dimanche de Pâques, les églises de Paris étaient toutes trop petites pour recevoir le nombre des fidèles qui s'y pressaient. C'est une justice qu'il faut rendre à cette grande capitale du monde: on a beau la calomnier, on a beau l'appeler la Babylone moderne, à toutes les occasions qui se présentent, non pas de faire parade, mais de montrer des sentiments élevés, de bonnes et religieuses inspirations, Paris n'y manque jamais; et à Paris plus que partout ailleurs, ces manifestations ont un cachet de grandeur et de pompe que l'on ne saurait contester. Le caractère parisien, ou pour mieux dire le caractère de Paris est trop franc dans ses allures pour qu'on l'accuse d'aucune hypocrisie.

J'aurais de bien belles choses à vous dire de la promenade traditionnelle de Longchamps; mais je ne vous les dirais pas aussi bien que l'aimable écrivain qui aura moissonné tout ce qu'il y avait de fleurs à y prendre et vous

en fera le bouquet que vous trouverez en tête de ce journal. Je ne puis que constater le beau soleil qu'il faisait à Longchamps, la foule des équipages, des cavaliers et des piétons qui s'y pressait, et le bel air de fête que ce va et vient donnait à cette magnifique partie de Paris qui commence à la Madeleine pour finir dans toutes les allées du bois de Boulogne. Un étranger qui voit cela pour la première fois n'a plus envie de quitter Paris. J'ai rencontré, une fois, un jeune Havanaï qui s'en retournait en son pays natal. Depuis dix-sept ans il était en voyage; il avait fait le tour du monde, il avait visité toutes les grandes cités, les capitales les plus vantées. Pendant ces dix-sept années de courses vagabondes, il était revenu vingt-deux fois à Paris; il y était revenu de San-Francisco; il y était revenu de New-York, de Saint-Petersbourg, de Vienne, de Berlin, de tous les points. Il ne pouvait, enfin, se détacher de Paris où le rappelait toujours l'annonce de quelque grande fête, de ces majestueuses mises en scène populaires qui défient toutes les nations.

Chaque chose a son tour à Paris, ou plutôt toutes choses d'un ordre différent s'y accomplissent presque simultanément en quelque sorte; et ce qui étonne, c'est qu'on y trouve le temps de tout faire, et qu'il y ait assez de semaines dans les mois, assez de jours dans les semaines et assez d'heures dans les jours pour tant d'éclosions et pour les pouvoirs surprendre à leur moment. C'est ce qui est cependant. Vous ne tournez pas un coin de rue que vous ne vous heurtiez à un fait. A peine les pieuses obligations de la semaine sainte seront-elles remplies, qu'il va falloir songer à d'autres devoirs et à certains plaisirs qui sont encore des devoirs.

Les plaisirs et les devoirs de l'intelligence tiennent une grande place dans le mouvement de la vie parisienne; il faut s'en réjouir, et ce dont il faut se féliciter encore c'est que les réunions autrefois consacrées uniquement à la danse, presque toutes ont un prétexte artistique aujourd'hui. Il y a peu de bals qui ne soient précédés de musique, ou bien de comédie, ou de lectures ou d'exposition d'œuvres d'art. C'est un progrès qu'il faut noter, et dont tout le monde se trouve bien. Samedi on devait chanter et jouer, chez M. le comte de Morny, un opéra comique inédit, en trois actes, dont les paroles sont de M. A. de Jallais et la musique de M. Lelébure-Wély, le célèbre organiste. C'est tout simplement une primeur qu'on enlevait au théâtre de l'Opéra-Comique, et, s'il vous plaît, cette partition que l'on dit charmante devait avoir, pour interprètes: Faure, Jourdan, madame Sabatier; rien que cela! Pourquoi cette fête a-t-elle manqué? Les rhumes et les maux de gorge sont impitoyables aux chanteurs; la garde qui veille aux barrières du Louvre, n'en défend pas les ténors. Jourdan avait le carcan d'une engine, et madame Sabatier, de fauvette était devenue basse-taille, effet d'un rhume. C'est partie remise, et la première représentation aura lieu ou à l'hôtel du comte de Morny, ou au théâtre de l'Opéra-Comique.

S'il y a de grands seigneurs, aujourd'hui, pour protéger les arts sans plus humilier les artistes, comme autrefois, et en les traitant, au contraire, d'égal à égal, il y

a aussi des riches pour faire le bien et donner à leur mémoire le linceul de la reconnaissance. C'est ainsi que le marquis de la Coussaie (on doit citer toujours tout au long les noms de ceux qui sèment les bienfaits), vient de léguer par testament un don annuel de 500 francs à la commune d'Enghien pour être attribué à une jeune fille de la classe ouvrière qui aura mérité ce secours par sa bonne conduite. En retour, M. le marquis de la Coussaie demande que la jeune fille vienne déposer une couronne sur sa tombe: c'est le moins en vérité!

Qui dira donc, après cela, que notre siècle est entièrement perverti?

On cite de très grands mariages qui vont avoir lieu dans le monde. La Savoie, après avoir épousé la France devant la politique, va sanctionner ce premier mariage par une seconde union devant l'Église: le marquis Costa de Beauregard (de Chambéry), épouse mademoiselle Marie-Émilie Pornay de l'Aubérvivière de Quinsonas, l'héritier d'un beau nom très illustre dans l'armée, M. Charles Bugeaud, duc d'Isly, épouse mademoiselle Valentine de Saint-Paul. La soirée des fiançailles a eu lieu chez le général Feray, parent du marié. Le fils de M. Guizot, le célèbre historien, déjà écrivain distingué lui-même, épouse mademoiselle de Fluens. M. de Sellier, de Chézelles, officier au régiment des guides, épouse mademoiselle Marguerite-Louise-Marie Merlin d'Estreux de Maingoval. Ce sont autant d'occasions de grandes fêtes, de brillantes réunions, de riches cadeaux, des œufs de Pâques où l'on trouve, au fond, des rivières de diamants, des océans de châles et des fleuves de dentelles!

L'Académie française prépare pour le mois prochain une solennité: la réception du dernier élu, le révérend Père Lacordaire. C'est M. Guizot qui doit répondre au discours du récipiendaire. Voilà une de ces joutes qui faisaient revenir à Paris mon voyageur Havanaï du fond des mers polaires. On évalue à huit ou dix mille déjà le nombre de demandes de billets d'entrée adressées au secrétariat de l'Institut.

Puisque nous sommes sur la pente de ces questions d'art, annonçons que les belles peintures de M. Signol, au transept de l'église Saint-Eustache, viennent d'être découvertes, et qu'elles ont produit une grande sensation de plaisir dans le monde des critiques et des admirateurs du talent de M. Signol.

La célèbre collection d'œuvres d'art et de curiosités, connue sous le nom de *Musée de Vienne*, appartenant à MM. Dowenstein frères de Francfort-sur-le-Mein, vient d'être vendue aux enchères à Londres. La vente a commencé le 12 et a fini le 23. Cette intéressante et précieuse collection fut, à ce qu'on assure, formée dans le XVI^e siècle, par l'empereur Maximilien I^{er}, ami et protecteur des beaux-arts, et fut continuée et considérablement augmentée par son petit-fils, l'empereur Rodolphe II. Elle resta propriété impériale jusqu'en 1782, époque où le bâtiment à Prague qui renfermait le musée étant devenu nécessaire pour servir de caserne, elle fut vendue au chevalier Von Schonfeld, amateur distingué du temps, qui, après l'avoir accrue en y ajoutant sa propre collection, l'ouvrit au public sous le nom de *Musée tech-*

nologique de Vienne. Les dix jours de vente ont réalisé la somme de 192,275 francs. En France, on tire meilleur parti que cela des œuvres d'art.

Xavier EYMA.

LE BIEN D'AUTRUI.

..... Tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

III.

Rien de verdoyant, rien de frais, rien de joli comme les environs de Lisieux.

De quelque côté que se tourne le regard, c'est la vallée d'Auge : un paradis normand.

Une multitude d'usines, coquettement assises au bord des ruisseaux, égayent de toutes parts la prairie ; sur les gracieux coteaux, pittoresquement accidentés de bouquets d'arbres, s'élèvent de charmantes villas d'où la vue domine les plus riantes perspectives qui soient sous le ciel.

Le cimetière se trouve placé dans une de ces situations-là ; c'est presque un bois, c'est presque un parc.

L'hiver déjà s'approchait, mais la robuste végétation normande sait résister aux premiers froids. Si le vent roulait à terre des feuilles mortes, il en restait aux branches bien davantage encore, et septembre, ce grand coloriste, les avait revêtues de toutes les chaudes nuances de sa merveilleuse palette. Il y avait de l'or dans les arbres, il y avait du bronze, il y avait de la rouille, il y avait de la pourpre, il y avait du feu.

De même dans l'herbe des tombes, de même dans leurs dernières fleurs : lauriers-thyms, asters et chrysanthèmes.

C'était, du reste, une belle matinée d'automne, tiède et douce .. douce comme le dernier sourire d'une année qui s'en va. Un peu de soleil, un peu de brume. Du silence, du calme, de la mélancolie.

Durant plus d'une heure, Césaire Heurtevent resta agenouillé devant l'humble croix qui portait ce nom : *Jeanne-Marie*. Il avait laissé retomber ses mains des deux côtés de son corps immobile ; ses yeux se levaient vers le ciel ; de grosses larmes coulaient sur son visage. Il ne priait plus, il ne pensait même pas : il attendait.

Enfin il se releva, un peu plus calme peut-être, mais étrangement engourdi, presque découragé : l'âme de sa mère ne lui avait pas encore répondu.

Un secret pressentiment du cœur lui disait cepen-

dant qu'elle était là, qu'elle le voyait, qu'elle allait se manifester à lui.

Il y a de merveilleuses impressions, un vague magnétisme dans les cimetières.

Le fils de Jeanne-Marie se mit à marcher lentement, au hasard, comme promené par une invisible main, comme en rêve.

Au détour d'un rideau de cyprès, il se trouva tout à coup devant un espace libre, une sorte de petit pré dans lequel paissait, au piquet, une grande chèvre noire, qui bêla tristement à son approche.

Par delà ce terrain, que n'habitait encore aucune dépouille mortelle, il y avait d'autres cyprès, d'autres tombes, comme éloignées à dessein, comme exilées dans un angle du cimetière.

Machinalement, Césaire alla jusque-là.

Plus il s'avancait vers ces sépultures proscrites, plus elles lui semblaient avoir un aspect particulier, une apparence étrangère.

Sur la plupart, des caractères inconnus, des inscriptions indéchiffrables.

Quelques tombes, cependant, avaient des épitaphes françaises, des noms qu'on pouvait lire.

Devant l'une de celles-là, devant la plus récente de toutes, Césaire se recula tout à coup, en jetant un cri d'effroi.

Cet autre cimetière, c'était le cimetière juif ; ce tombeau... c'était celui de Samuel Meyer !

Dire ce qui se passa alors dans l'esprit de Césaire... impossible. Ce fut de la stupeur, presque du délire ; le spectre du juif se dressait devant lui !

Il eut l'idée de tomber à genoux pour lui demander pardon ; il voulait fuir, et cependant il restait immobile à la même place, dans la même attitude, comme s'il eût été changé en statue... la statue du remords.

Combien de temps se passa-t-il ainsi ? Lui-même n'aurait su le dire.

Un léger bruit de pas, s'approchant dans le chemin qu'il venait de suivre, le réveilla enfin de cette invincible torpeur : mais il n'osa pas encore bouger, pas encore retourner la tête pour voir qui c'était.

Une ombre, s'allongeant à son côté sur le gazon, dépassa bientôt la sienne.

C'était une femme toute vêtue de noir, une svelte et pudique jeune fille qui guidait par la main un petit garçon également en deuil.

Les deux orphelins allèrent s'agenouiller devant la tombe de Samuel Meyer.

Césaire recula sans bruit, tourna par le premier sentier du cimetière juif, et vint se blottir derrière un cyprès pour regarder de face la jeune fille.

Elle avait à peine vingt ans. L'admirable régularité de ses traits ; sa brune pâleur, les noirs reflets de son épaisse chevelure naturellement ondulés, sa

calme simplicité, sa grâce un peu sévère peut-être, tout réalisait en elle le type des vierges bibliques. Elle avait la beauté de Rachel, elle avait la douceur de Ruth.

Lorsque ses longues paupières se soulevèrent enfin, lorsque ses grands yeux noirs apparurent tout pleins de larmes et se dirigeant avec une fervente mélancolie vers le ciel, le rude matelot sentit son cœur comme se fondre dans sa poitrine.

Quant à l'enfant, c'était le plus charmant petit israélite qui se puisse imaginer... le dernier des fils de Jacob.

Il en rappelait non-seulement le souvenir, il en portait aussi le nom, car sa sœur lui dit :

— Benjamin, il faut prier pour ton père !

— Dis la prière, répondit-il, et je la répéterai, Noémie ?

Noémie aussitôt commença à haute voix le *De profundis* hébraïque, mais lentement, doucement, afin que son petit frère pût mieux lui faire écho.

Le charme de cette langue inconnue, de ces deux voix réunies dans une même plainte, plongeait dans un douloureux ravissement le pêcheur de plus en plus attentif.

Et, tout en écoutant, il se disait :

— Je me souviens... je me souviens?... Bridot m'avait donné à entendre qu'il laissait des enfants... Bridot m'avait parlé de sa fille... Oh ! ma mère... ma mère... n'est-ce point vous qui m'avez conduit ici... n'est-ce point vous qui me donnez cette réponse ?

Les enfants du juif Samuel se relevèrent enfin, et sortirent du cimetière.

Sans se rendre compte encore de ce qu'il espérait, de ce qu'il voulait, Césaire les suivit de loin.

Tous les trois, ils atteignirent ainsi le faubourg, ils s'engagèrent dans la ville.

Pour tous ceux qui aiment les larges rues parfaitement alignées et les grandes maisons neuves, Lisieux n'est et ne sera jamais qu'un affreux bourg normand.

Il me plaît à moi, précisément à cause de son aspect gothique, de ses vieilles constructions en bois, de ses ruelles étroites et tortueuses.

C'est presque une antiquité, une antiquité vivante.

Il y a surtout un quartier, il y a surtout une rue qui n'a changé en rien, qui conserve encore fidèlement le pittoresque cachet du moyen âge.

Cette rue se nomme la rue aux Fèvres.

Elle n'a guère plus de trois mètres de largeur; elle est bordée de maisons vermoulues, accidentées, litubantes, qui s'affaissent sans façon les unes sur les autres, qui, des deux côtés, se penchent en sil-

houettes bizarres, et dont les surplombantes toitures, presque réunies au-dessus de la montée caillouteuse, semblent éternellement vouloir s'embrasser. Il n'a jamais fait jour là-dedans. La nuit, par un clair de lune, c'est quelque chose d'incohérent, de fantastique. On se croirait à Francfort, rue des Juifs, à l'heure du sabbat.

Gardez-vous, cependant, de rire ! Au milieu même de ce cloaque informe, se trouve un bijou, une perle. Je veux parler de cette maison toute en beau chêne noirci par le temps, et dont les poutrelles sculptées, les élégantes fenêtres en croix, la charmante petite porte ogivale, l'exquise ornementation renaissance, tout enfin jusqu'à son pignon coquet, excite et captive l'admiration du visiteur intelligent. C'est un meuble gothique que cette maison-là, un gigantesque bahut, une merveilleuse crédence ; elle serait digne de figurer au musée Dusommerard.

Mais revenons à Césaire Heurtevent.

Toujours sur les pas de la belle juive, il atteignit la rue aux Fèvres, il s'y engagea à sa suite.

Vers le milieu de la montée, devant la maison que nous venons de décrire, une vingtaine de personnes étaient rassemblées qui grouillaient et parlaient avec une certaine animation.

A l'approche de la jeune fille en deuil, toutes les voix firent silence, et ce fut avec un unanime respect que chacun s'écarta sur son passage.

Elle disparut sous la petite porte sculptée en ogive.

Alors seulement Césaire se ressouvint que c'était la maison de Samuel Meyer.

Mais pourquoi ce rassemblement ? Que faisait là tout ce monde ?

Césaire traversa les premiers groupes, et s'approchant davantage de la maison, remarqua que les volets étaient hermétiquement fermés, bien que la porte du magasin restât entr'ouverte.

Il fit encore un pas, se grandit pour voir par dessus les têtes.

Deux grandes affiches jaunes frappèrent ses regards.

« Vente par suite de décès. »

Puis au-dessous, et écrite à la main, toute une longue nomenclature, non-seulement des marchandises restées en magasin, mais encore de l'ameublement et des ustensiles de ménage.

Rien n'était oublié dans l'énonciation, rien ne semblait devoir échapper à l'enchère.

— Mais chez qui va-t-on vendre ainsi ? ne put s'empêcher de dire à haute voix Césaire.

— Eh ! parbleu ! répondit quelqu'un : chez Samuel Meyer.

— Sa fille, ses enfants sont donc réduits à la misère ?

— Oui, mais c'est volontairement; au moins ils auront sauvé l'honneur de leur père !

Celui qui venait de répondre ainsi, c'était l'huissier Bridot.

Césaire ne put se défendre de rougir en le reconnaissant.

— Bien le bonjour, maître Heurtevent ! fit le vieux praticien, dont le regard semblait plus pénétrant, plus malicieux que jamais.

Le pêcheur détourna la tête, et du doigt montrant l'affiche :

— Est-ce possible, balbutia-t-il, est-ce donc vrai qu'ils en soient là !

— Je vous l'avais fait pressentir à Trouville, reprit Bridot. On devait plus à mon pauvre Samuel qu'il ne devait assurément lui-même; et si ses écritures eussent été tenues en règle, sa famille aurait pu vivre après lui dans une honnête aisance. La déloyauté de ses débiteurs ne l'a pas permis. Ils ont nié... tous nié... les misérables ! Je ne parle pas pour vous, maître Heurtevent... bien entendu... Le fils de votre digne mère est un homme qu'on croit sur parole. Mais voyez un peu le mal que produit une mauvaise action ! En s'appropriant une petite part du bien d'autrui, on se dit : Je ne fais pas un grand tort... il n'y paraîtra guère... On ruine une famille, on déshérite de pauvres enfants; on les voue à la misère, au déshonneur !

— Au déshonneur ?

— Eh ! eh ! c'est précisément le cas où nous nous trouvons. Samuel ne laissait plus qu'un actif insuffisant; la faillite allait flétrir sa mémoire. Sa fille s'est dévouée pour qu'il n'en fût pas ainsi. Elle a sacrifié le bien qui lui venait de sa mère, le modeste avoir qui assurait son avenir, son bonheur peut-être ? La seule dot sur laquelle elle puisse maintenant compter, c'est l'estime des honnêtes gens. Oh !... c'est une héroïque et sainte fille que Noémie Meyer !

— Mais que va-t-elle devenir... si l'on vend tout... tout !

— Soyez sans crainte... Il lui reste un vieil ami... un second père... qui ne l'abandonnera pas, et qui s'appelle Joseph Bridot. Au revoir, maître Heurtevent, au revoir !

Et le digne homme entra à son tour dans la maison.

La vente commença.

Césaire resta là, regardant, écoutant... comme satisfait de se condamner lui-même à ce spectacle, comme heureux d'une souffrance qui lui semblait un trop juste châtement.

— Oh ! oui, se disait-il tout bas, oui, Bridot avait

bien raison de le dire, les auteurs de cette ruine sont des misérables... des misérables !

Lorsque le commissaire-priseur en arriva à mettre en vente les objets qui devaient avoir appartenu plus particulièrement à Noémie Meyer : le piano, deux robes de soie, quelques dentelles, ses pauvres petits bijoux de jeune fille, Césaire porta vivement la main à son côté gauche; c'était là, c'était sur son cœur que frappait le marteau d'ivoire !

Et dans ce supplice, cependant, il trouvait une sorte de volupté, de vague espérance. Plus de doute : c'était bien sa mère qui l'avait amené là, pour lui faire comprendre toute l'étendue du crime, pour lui inspirer le courage de la réparation !

Cette réparation... quelle serait-elle ? Césaire n'avait encore à cet égard aucune idée précise, et ne se sentait même pas impatient d'en avoir. Mais c'était avec certitude, avec confiance, qu'il restait là, qu'il attendait.

La vente enfin se termina. Acheteurs et curieux s'éloignèrent.

Hormis toutefois deux hommes, que le type de leurs physionomies faisait reconnaître facilement pour deux co-religionnaires du défunt.

— Isaac, fit le plus âgé d'un ton de reproche, tu m'avais promis de t'en revenir avec moi ?

— Père... répondit son compagnon d'une voix attristée, presque suppliante, attendons au moins le retour du commissaire-priseur. Il est là-haut, chez elle...

— Soit... je veux bien encore t'accorder cela. Mais n'oublions pas ce qui a été convenu entre nous ce que tu m'as juré...

— Je m'en souviens, père !...

Le père se mit à marcher devant la maison; son allure était celle d'un homme mécontent de lui-même, mais qui s'obstine, bien qu'à regret, dans une pénible résolution.

Quant au fils, il venait de s'adosser à l'un des montants de la porte restée entr'ouverte. Son visage très pâle, la morne fixité de son regard, certaines contractions de ses lèvres, tout en lui attestait un désespoir profond, une grande et muette douleur.

Evidemment il s'efforçait de ne pas pleurer.

C'était, d'ailleurs, un jeune homme accompli, un bel israélite de vingt-cinq ans.

Au bout de quelques minutes, le commissaire-priseur sortit, et commença de descendre la ruelle avec la démarche précipitée que donne une récente émotion.

Isaac et son père avaient pris place à ses côtés.

Le jeune homme n'osait pas interroger.

— Eh bien ? fit le vieillard.

— Eh bien ! tout y a passé, mais tout sera payé... heureusement... car elle ne parlait de rien moins,

au cas où la vente n'eût pas suffi, que de se mettre en service pour compléter la somme.

— C'est une honnête fille... dit le père.

— Pauvre Noémie!... dit Isaac.

Et Césaire n'entendit plus rien.

Du reste il n'avait prêté qu'un intérêt secondaire à cette scène. Toute son attention restait concentrée sur la petite porte ogivale. C'est par là, lui disait un secret pressentiment, que vont ressortir les enfants de Samuel Mayer.

Bientôt, effectivement, Noémie Mayer reparut, appuyée sur le bras de son vieil ami Bridot.

Elle était résignée, calme; elle avait même le sourire, le sourire que donne la satisfaction du devoir accompli.

A quelques pas en arrière, s'avancait une vieille servante, qui d'une main portait une petite valise, de l'autre guidait les pas du jeune Benjamin.

Césaire, afin de ne pas être aperçu, s'était rejeté dans l'ombre d'une porte voisine.

Lorsque le triste cortège fut passé, il avança peu à peu la tête, et jusqu'à l'angle de la ruelle au Fèvres il suivit du regard les exilés.

Puis, tout à coup, se redressant de l'air d'un homme que grandit une inspiration généreuse, une volonté forte, il s'élança à grands pas sur leurs traces.

Bridot demeurait en dehors de la ville, dans une jolie maisonnette normande, égayée par des encadrements de briques, par des volets verts, par les arbres et par les fleurs d'un assez grand jardin. Tout cela lui appartenait.

Au coup de sonnette du maître, la porte s'ouvrit toute grande. Une bonne et souriante ménagère s'empressa sur le seuil... madame Bridot. Avant de laisser entrer les orphelins, elle les embrassa tous les deux. Ce baiser-là équivalait à une seconde adoption, une adoption maternelle.

Ce premier groupe disparut après quelques bonnes paroles du maître de la maison.

Puis, faisant passer devant lui la servante, il allait à son tour gravir les degrés.

Une voix l'arrêta tout à coup, la voix de Césaire :

— M. Bridot, disait le pêcheur, il faut que je vous parle à l'instant... il le faut!

IV.

Avant d'aller plus loin, deux mots, s'il vous plaît, sur M. Bridot.

Sans vouloir prétendre que les huissiers se recrutent nécessairement parmi les cœurs de roc, on nous accordera, néanmoins, que le hasard qui préside aux destinées humaines avait donné la preuve d'un

singulier caprice en faisant un huissier de ce tendre cœur.

Bien souvent, à son préjudice, il avait retardé protêts et saisies. Parfois même, au moment de vendre le pauvre mobilier de quelques pauvres diables, on l'avait vu payer leur dette de sa propre bourse... y compris les frais. Cela passait aux profits et pertes.

Il est vrai, qu'en revanche, Bridot se montrait sans pitié pour les débiteurs déloyaux ou récalcitrants, pour tous ceux qui, ayant les moyens de payer, cherchaient à frauder l'échéance. Quand il s'agissait surtout de sommes réclamées par de petits fournisseurs besoigneux, par des ouvriers dont le salaire était le pain, par de pauvres vieux parents tout honteux d'avoir à poursuivre des enfants ingrats... Oh! oh! le doux Bridot devenait pire qu'un diable!

Ces jours-là, monsieur son père s'épanouissait d'orgueil. C'était un riche cultivateur, un cultivateur normand. Le rêve de sa vie, à cet ambitieux paysan, avait été que son fils écrivit sur du papier timbré, qu'il arborât un panonceau de cuivre à sa porte, qu'il fût huissier. Huissier!... quel honneur pour la famille!

Victime de cette idée fixe, Bridot fils s'était résigné. En dépit de quelques premières répugnances, il avait pris l'habitude de sa profession; il y faisait le plus de bien, le moins de mal possible; et pour se dédommager de ses rigueurs obligatoires envers quelques-uns, envers tous les autres il se montrait tel qu'il était réellement, tel que la nature l'avait créé, c'est-à-dire obligeant et bon comme personne.

Puis, s'il venait à rencontrer un homme vraiment digne d'intérêt, vraiment laborieux, vraiment honnête, — et c'est surtout à travers le papier timbré qu'on juge bien les hommes, — l'obligeance de Bridot devenait de la passion, du dévouement, une chaude et sincère amitié.

C'est précisément ce qui lui était arrivé à l'égard de Samuel Meyer.

Fils unique de parents pauvres et, pour ainsi dire infirmes, Samuel Meyer avait consacré toute sa jeunesse à rendre leurs dernières années heureuses. Puis, un peu tard, il s'était marié. Pour élever convenablement sa fille, pour lui conquérir une petite fortune, on l'avait vu réaliser des prodiges d'activité, d'économie, d'intelligence. Sans aucune espèce d'éducation première, sans même savoir ni lire, ni écrire, il était devenu presque un négociant, le plus modeste sans contredit, le plus primitif qui se pût voir.

De très petits bénéfices le contentaient; sa prodigieuse mémoire lui tenait lieu de livres de commerce; ses jambes et ses bras étaient ses commis; sa toute naïve probité faisait sa seule sauvegarde. « Quand on est ignorant, disait-il, et quand le ciel ne

vous a pas créé malin, le plus sage est de se montrer deux fois confiant, deux fois honnête. Qui diable oserait voler un pauvre bonhomme comme moi ! » On sait ce qui devait en advenir, et malgré tous les avertissements de l'ami Bridot !...

Au début de cette amitié, madame Bridot, très zélée catholique, n'avait pu se défendre de quelques scrupules de conscience : un juif !

Mais son digne époux, qui parfois aimait à jouer l'avocat, s'était empressé de lui répondre :

« — Jadis, madame Bridot, les juifs ont pu être répulsifs, hargneux, sordides, rapaces, déloyaux, indignes d'estime ; mais c'était la persécution, l'injustice et la déloyauté même des siècles ignorants qui les rendaient ainsi.

» Aujourd'hui que le préjugé ne les proscrit plus, aujourd'hui que la loi leur reconnaît libre place au soleil, aujourd'hui qu'ils ont des droits et des devoirs, ce sont des hommes tout comme les autres. Je dirai plus : soit qu'ils sentent avoir une revanche à prendre, soit qu'ils veulent se montrer reconnaissants envers l'époque civilisatrice qui les a affranchis, ils se distinguent par une émulation toute particulière.

» Grands hommes d'État, grands financiers, grands artistes, se comptent dans leurs rangs par centaines. Mais, objecterez-vous peut-être, ce ne sont là que des exceptions glorieuses ! Erreur, madame Bridot, erreur ! Les juifs, à tous les degrés de l'échelle sociale, remplissent honorablement leur rôle, et, pour ma part, je n'ai jamais eu qu'à me louer de mes relations avec eux : témoin Samuel Meyer.

» Gardons-nous donc bien de juger le sac d'après une ancienne étiquette. Est-ce à dire que je sois un Turc, moi, parce que je suis un huissier ? Plus de haines surannées, plus de gothiques antipathies ! Ne nous montrons pas moins généreux que le Code envers ceux qui sont, ainsi que nous, les enfants d'Adam, et tendons-leur franchement la main, comme à des frères qu'un bon vent nous ramène. Il n'y a plus de juifs d'ailleurs, madame Bridot... il n'y a plus que des israélites ! »

En dépit de cette éloquence conjugale, madame Bridot ne fut pas parfaitement convaincue, et, bien que soumise en apparence, elle resta toujours sur la réserve.

Mais lorsque son digne mari, le lendemain même de la mort de madame Meyer, lui eut amené les deux orphelins en pleurs, lorsqu'elle put apprécier l'aimable vertu de Noémie, sitôt qu'elle eut pris joie à embrasser les fraîches joues de Benjamin, l'excellente femme oublia bien vite qu'ils étaient d'une autre religion que la sienne.

Et si parfois ses anciens scrupules lui revenaient à l'esprit,

— Oh ! mon Dieu ! murmurait-elle en regardant, en embrassant encore cette jeune fille si belle et ce si charmant bambin... O mon Dieu ! tous ceux-là ne sont-ils pas vos enfants, qui sont faits à votre image !

Madame Bridot, d'ailleurs, n'avait jamais connu les douces joies de la maternité ; et c'est si bon, même au déclin de la vie, même avec les enfants des autres, de pouvoir se dire : Enfin je suis mère !

Bridot qui assistait à toutes ces scènes et qui se rendait un compte exact de tout ce qui se passait dans l'âme de sa femme, ne se gênait nullement pour pleurer à grosses larmes. Maintenant il pouvait se montrer sensible tout à son aise, il n'était plus huis-

sier.

Ma foi, non, Bridot père n'étant plus, Bridot fils s'était empressé de vendre sa charge, et, bien qu'il ne fût pas très-riche, — de tels hommes font rarement fortune ! — il vivait tout bonnement en rentier lexovien.

A l'aide de l'héritage paternel, il s'était fait bâtir la riante villa que l'on sait ; il l'avait embellie, meublée à son goût. La culture de son jardin suffisait presque seule à ses plaisirs, voire même à son orgueil. Ses roses et ses œillets étaient les plus renommés de tout l'arrondissement ; ses pêches et ses poires lui avaient valu des médailles d'honneur à tous les comices agricoles de la Normandie.

Ajoutez à cela quelque petit reliquat contentieux, pour utiliser les deux ou trois cartons verts qu'il avait rapportés de son étude, et pour obliger d'anciens clients : témoin son rôle dans la succession assez embarrassée de Samuel Meyer ; de nombreuses excursions à la recherche de toutes sortes d'antiquités, car notre ex-praticien se piquait d'être collectionneur ; un peu de pêche à la ligne durant l'été, l'automne un peu de chasse ; quant à l'hiver, grand feu, table friande, cave d'amateur, quelques bons livres et quelques vieux amis, parfois la partie de boston, parfois quelques heures de musique. Il jouait de la flûte... Enfin une excellente santé, une humeur toujours allègre... et Bridot s'estimait le plus heureux citoyen du monde. M'est avis que ce bonhomme était un grand philosophe, un grand sage !

Bonhomme... entendons-nous cependant. Au besoin, il savait trouver bec et ongles. Ses yeux le disaient assez, on se souvient comme ils avaient inquiété Césaire, ces yeux-là. C'était, du reste, la seule chose par où Bridot tint de son père... des yeux farfouilleurs, des yeux malins, des yeux normands.

Un dernier trait : Bridot, sans qu'il s'en doutât, était un artiste. Je n'en veux d'autres preuves que le remarquable cabinet de travail dans lequel il venait d'introduire maître Heurtevent. Curieuses tapisseries,

gothiques vitraux, sévère ameublement en vieux chêne restauré avec infiniment de goût, vieilles faïences aux vives couleurs, rares émaux, ivoireries précieuses, il y avait de tout là-dedans : un petit musée lexovien.

Aussi Césaire se sentit-il tout d'abord embarrassé, tant par la vue de toutes ces choses étranges pour lui que par le regard plus étrange encore de leur propriétaire, qui, magistralement assis dans un grand fauteuil sculpté, lui répétait pour la troisième fois au moins :

— Mais expliquez-vous donc, maître Heurtevent ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

Césaire enfin releva la tête et de l'air d'un homme qui prend bravement son parti.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Les théâtres ont fait relâche, les uns pendant les grands jours de la semaine sainte, les autres vendredi seulement. Quelques-uns ont renouvelé leur affiche samedi, comme la Porte-Saint-Martin, par exemple, qui a congédié *la Tireuse de cartes*, qu'un succès centenaire n'avait pas encore entièrement épuisée. Beaucoup de théâtres se contenteraient des recettes que faisait encore *la Tireuse de cartes*, qui a été remplacée par *le Roi des îles*, drame à grand spectacle de MM. Wœstin et Rollin. De beaux décors et une magnifique mise en scène, tout ce luxe de l'extérieur auquel l'habile directeur de la Porte-Saint-Martin s'entend si bien, ont contribué au succès de la pièce. Si *le Roi des îles* n'a pas cent représentations de règne, malgré les qualités de la pièce, il faudra attribuer son court règne au choix malheureux des noms des personnages. Les jeunes auteurs ne voient que l'intérêt de l'œuvre et leur idée, ils ne se rendent pas compte de l'influence que peut avoir le nom d'un personnage, plus ou moins facile à prononcer ou à retenir, plus ou moins harmonieux à l'oreille. De même, la vogue, la réputation d'un auteur tient beaucoup à l'euphonie de son nom. Tout écrivain, tout poète dont le nom est dur à la bouche, n'ira pas loin, tandis que la condition pour un pianiste de faire fureur, est de porter un de ces noms que jamais personne n'a pu prononcer.

Le Théâtre-Lyrique a donné coup sur coup deux grandes œuvres. Après *Philémon et Baucis*, est venu *Gil-Blas*, opéra-comique en cinq actes, de M. Semet, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré. Deux succès superposés. M. Semet, longtemps inconnu, a passé maître dès sa première partition, *les Nuits d'Espagne* ; son second opéra, *la Fille d'honneur*, a consacré son triomphe, enfin

Gil-Blas confirme sa réputation. Madame Ugalde a obtenu un succès immense, mademoiselle Girard est toujours une charmante cantatrice ; l'œuvre tout entière est exécutée de façon à ne rien laisser à désirer. Madame Miolan-Carvalho a emporté à Londres *Philémon et Baucis* ; les Anglais sont deux fois heureux, ils vont entendre une œuvre magistrale chantée par une artiste inimitable. Ne quittons pas le Théâtre-Lyrique sans annoncer que M. Carvalho en a abdiqué la direction en faveur de M. Charles Rety. Nos regrets à M. Carvalho, qui a dirigé son théâtre avec une grande habileté, et ne dissimulons pas tout l'espoir que nous fondons sur l'administration de son successeur, qui, ayant été le premier ministre de M. Carvalho, a été élevé à bonne école.

Le Théâtre-Italien n'a pas été heureux avec la reprise du *Crociato* de Meyerbeer, une œuvre que le maître a lutté pour empêcher de reprendre. Le trio de talents composé de mesdames Albony, Penco et Borghi-Mamo n'a pu sauver le *Crociato*, non pas d'une chute, Meyerbeer ne peut pas avoir de chute, mais d'une comparaison avec *Robert, les Huguenots* et *le Prophète*, et c'était assez pour que le succès fût impossible. En revanche, le *Stabat mater* de Rossini, exécuté pendant la semaine sainte, a produit une impression profonde, chanté par mesdames Penco, Albony, Marie Battu et par MM. Tamberlick et Badiali. Le *Stabat* a été exécuté dans la chapelle des Tuileries en présence de LL. MM. II.

Le théâtre des Variétés a obtenu un très vif succès avec les *Amours de Cléopâtre*, de MM. Marc-Nichel et Delacour, trois actes très amusants, pleins de gaieté, d'esprit, et rondement enlevés par les acteurs chargés de les interpréter. Un succès de printemps qui sera fructueux, tout le fait augurer.

La Gaité a répété au pas de course et a joué jeudi dernier : les *Aventuriers*, cinq actes de M. Victor Séjour, qui compte ses batailles dramatiques par ses victoires.

Le théâtre des Folies-Dramatiques, après un succès de plus de cent représentations obtenu avec sa revue de l'année, a donné samedi sa pièce dite de carnaval ; elle est bien un peu en retard sur l'almanach ; mais c'est amusant, c'est gai, c'est lesté, cela a obtenu beaucoup de succès. Carnaval ou non, peu importe ! Pourvu que le public rie et s'amuse, il ne demandera pas à quelle époque de l'année on se trouve. *Madame Angot au sérail*, c'est ainsi que s'appelle la pièce des Folies-Dramatiques, et elle est signée de M. A. de Jallais. Ce n'est pas fait précisément pour les jeunes filles ; mais les jeunes filles ne vont pas aux Folies-Dramatiques.

Enfin, pour clore, j'annoncerai le très brillant succès obtenu au Gymnase par la nouvelle comédie en quatre actes de MM. Dumanoir et de Keraniou, *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*. Madame Rose-Chéri y a été charmante et a montré son talent sous toutes les faces qui le distinguent : drame et comédie. Le Gymnase tient là un succès durable et de bon aloi.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.